



Savez-vous le montant de vos dépenses ? (page 295).

Du vrai cuir de Russie...

Il regarda le portefeuille de tous côtés.

— Et l'intérieur ?

Il l'ouvrit.

— Voilà qui est beau ! Un porte-mine en or ! Tiens, qu'est-ce que cela ?

Dans une des pochettes, se trouvait un petit papier plié.

— Un billet doux du feu comte ?

Il déplia le papier...

Il eut peine à réprimer un cri de stupeur.

Le papier avait une valeur de cinquante-mille francs !

C'était un chèque signé par la comtesse.

— J'ai eu tort, dit Lamiel à mi-voix, d'accuser mon étoile.

Et, s'adressant au maître d'hôtel qui lui présentait son potage, il lui dit :

— N'est-ce pas que j'ai eu tort ? Si vous me servez bien et vite, vous vous souviendrez longtemps du retour de ma bonne étoile.

— C'est un fou ! se dit le maître d'hôtel.

Mais malgré cette réflexion, il servit Lamiel comme si ç'avait été un prince.

— J'ai le sac, se disait Lamiel, et demain je me rends au château, pour demander à la comtesse de me charger seul de l'affaire. Si elle l'accepte, tant mieux ! Préfère-t-elle rester sous la coupe du Serpent, et être plumée encore, tant pis pour elle... En ce cas, je crée un bureau de renseignements, et je ferai au vieux serpent une concurrence telle qu'il en attrapera la jaunisse.

Après avoir achevé son repas, arrosé des crus les plus généreux, Lamiel se fit apporter un excellent havane et les derniers journaux étrangers qui venaient de paraître...

Ce jour là, la bonne étoile de notre détective prenait des allures de soleil, car à peine notre ami avait-il parcouru quelques journaux anglais, qu'une vive émotion le saisit.

Le journal tremblait entre ses mains frémissantes.

Sous la rubrique « Capetown » il y trouva l'article suivant :

« Mister John M. Steadily, lord of Peenskilty, qui avait formé le plan de se rendre au pôle sud, dans un aéroplane de son invention, comme nos lecteurs s'en souviendront, car nous avons consacré plusieurs articles à cette tentative téméraire, Mister John M. Steadily, disons nous, se trouve en ce moment à Capetown.

Après plusieurs aventures, telles que jamais aucun voyageur n'en a rencontrées, — tout le monde croyait qu'il avait trouvé la mort dans une de ses ascensions, — il est donc arrivé à Capetown.

Il prétend, et ses compagnons l'affirment également, avoir traversé une grande partie de l'Afrique australe avec son appareil.

Le premier appareil fut anéanti par les Boers, et les hardis voyageurs vont se mettre à construire un second appareil, avec lequel ils comptent atteindre le pôle.

L'on s'y occupe, dans un grand hangar édifié à proximité de la ville. Les domestiques du lord et des mécaniciens de Capetown y travaillent sans relâche, payés royalement.

Le gentilhomme surveille personnellement la besogne et espère pouvoir se mettre en route dans une couple de mois ».

Monsieur Lamiel respirait péniblement. Il lui fallait de l'air. Il appela le maître d'hôtel, lui donna un billet de cent francs et lui dit :

— Le surplus est pour vous.

Il quitta immédiatement le restaurant, suivi par le garçon qui l'accompagna jusqu'à la porte en s'inclinant à diverses reprises.

-- Il faut, se dit-il, que ce soit un prince étranger ou un voleur... J'incline pour la seconde hypothèse.

Arrivé au boulevard Botanique, tandis que les pensées s'entrechoquaient dans son cerveau, Limiet entra dans le jardin, et s'assit sur un banc, près de l'étang.

Il y faisait frais et il finit par s'apaiser.

— Que faut-il que je fasse, à présent? se demandait-il. Oserai-je me mettre pour mon propre compte à la recherche du petit?

La comtesse, donne si facilement plusieurs dizaines de mille francs à celui qui a fait de son mieux pour lui ramener son enfant, mais sans y parvenir; quelle somme ne donnera-t-elle pas à celui qui réussira dans cette entreprise?

Le vieux Davaux doit en savoir plus long à ce sujet, mais il ne dira rien! Qui sait s'il n'a pas fait accord pour un demi-million!

La somme doit être énorme, en tous cas, car il n'a jamais fait de difficultés pour garnir sa bourse, ce qui n'entraîne pas dans ses habitudes, jadis.

Mais si je ne réussis pas?

On n'est jamais sûr de son affaire, avec ce damné anglais. Je me trouverai les mains vides, alors, tandis qu'à présent je suis en possession d'un capital qui me permettra de gagner facilement ma vie?

Gagner facilement ma vie? C'est à dire... Manger, boire et dormir... jouer une partie de cartes... aller au théâtre... épouser peut-être une veuve bien rentée. Et qui sait si je ne parviendrais pas au conseil communal... pour être enterré avec pompe, aux frais de la ville, avec discours, couronnes et tout le tremblement, comme un citoyen qui a dignement servi la chose publique... Si je savais me voir dans la glace, à ce moment!

Mais suis-je l'homme à mener une pareille vie? Suis-je fait pour mener comme tout le monde une vie végétative? Je voudrais me bâtonner moi-même, parce que cette idée m'est venue, fût-ce pour un moment.

Toujours en avant! Voilà mon programme.

Il se leva, sortit du jardin, et se dirigea vers la gare du nord.

— Mon ami Limiet, se dit-il, tu vas voir immédiatement à quelle heure tu peux être à Anvers, pour y prendre le premier bateau en partance pour le Cap...

Peu d'instants après, Limiet prenait le train pour les rives de l'Escaut.

Mister Steadily avait travaillé avec acharnement à son appareil... Ses efforts avaient abouti, et l'appareil était prêt pour les premières expériences.

Il y procéderait le lendemain, en présence des autorités et de milliers de spectateurs, pour, deux jours après, s'embarquer pour le pôle...

Les expériences réussirent brillamment.

L'Eagle II, comme l'Anglais avait baptisé cet appareil, avait une plus grande vitesse encore que son prédécesseur, s'élevait, et descendait, tournait et évoluait, possédait en un mot toutes les qualités de l'Eagle détruit par les Boers.

Mister Steadily se montra tellement satisfait de ses expériences, qu'il résolut d'avancer le moment de son départ, et d'entreprendre le jour même, dans l'après-midi, son téméraire voyage.

Il ne nourrissait qu'une seule crainte: il ne pouvait emporter qu'une provision minime de provisions de bouche.

S'ils ne devaient voyager dans les deux sens, que peu de jours, et Steadily avait calculé que la distance n'était pas trop grande, les provisions suffiraient, sans qu'ils eussent à craindre les affres de la faim.

Mais, s'ils devaient séjourner au pôle, ou si une circonstance imprévue les forçait de descendre en un endroit où ils ne trouveraient pas d'aliments... les provisions seraient absolument insuffisantes.

Néanmoins, l'Anglais ne s'attarda pas à cette question: rien ne l'empêcherait de partir encore le jour même, comme nous l'avons dit, avec Taupin, Jeannot et le Rossai à son bord.

Après les expériences, il avait été ramené en triomphe vers son hôtel par la multitude enthousiasmée.

A présent, assis devant sa table, il rédigeait un télégramme à Lord Donsdeele, télégramme qui ne contenait que peu de mots, mais qu'il voulait rendre plus concis encore.

Il finit par sonner Taupin, et lui dit, en lui tendant une feuille de papier:

— Allez immédiatement au télégraphe... Un instant! Ce mot est inutile... C'est en ordre!

Et il relut encore le papier, qui portait ces mots:

« Pars aujourd'hui en aéroplane vers le pôle. »

Steadily.

Ce n'étaient pas les frais qui le faisaient parler si brièvement, mais il se doutait que l'amiral allait communiquer ce cablegramme aux journaux, et il désirait impressionner le public par sa brièveté. Il voulait étonner le monde, et prouver surtout à Victoria quel grand courage l'animait.

Un homme qui entreprend pareil voyage, dont il ne reviendra jamais peut-être, doit être un brave, lorsqu'il communique en si peu de mots la nouvelle de son départ à ceux qui lui sont chers.

Les grands hommes jouent tous la comédie...

— Ce monsieur désire vous parler, dit Taupin, et il tendit une carte de visite à son maître.

Mister Steadily lut :

Paul Potard,

Lille.

— Je n'ai jamais vu ce nom.. Je n'ai pas le temps de le recevoir, ce monsieur.. Que désire-t-il ?

— Il ne veut le dire qu'à vous même...

— Je n'ai pas le temps... Qu'il revienne après notre retour du pôle.

Taupin quitta l'appartement mais revint bientôt :

— Mon télégramme est-il expédié ?

— Monsieur Potard...

— Que signifie cela... Ne m'obéiriez-vous plus ?

— Monsieur Potard...

— Allez au bureau du télégraphe, ou quittez mon service...

Que signifie cela ?

Taupin disparut.

Mister Steadily prit une sacoche, l'ouvrit, et en tira un papier.

Il déplia le papier et se mit à le lire attentivement.

La feuille portait en tête : Mes dernières volontés..

La porte s'ouvrit en ce moment, et un homme entra.

L'Anglais jeta un regard furieux sur l'audacieux mortel qui entraît si délibérément dans ses appartements...

C'était un bonhomme de petite taille, et de forte corpulence...

Sur le gilet blanc qui contenait son ventre majestueux, s'étalait une lourde chaîne de montre en or...

Sur ce gilet, le bonhomme portait une redingote longue, très longue, qui recouvrait presque entièrement ses petites jambes...

Sa petite tête ronde sortait d'un immense faux-col... On eut dit un bouquet entouré de papier blanc.

Le visage, haut en couleur, présentait un petit nez, une petite bouche, et deux grands yeux noirs qui témoignaient d'une grande énergie.

Des cheveux coupés ras lui couvraient le crâne...

Ce singulier visiteur inclina la tête et s'approcha vivement de Mister Steadily.

Il lui tendit les deux mains, et se mit à parler, fort vite comme si les mots se livraient une course :

— Permettez-moi de vous féliciter... Magnifique... Sublime...

Votre Eagle est un prodige... C'est splendide.

Mister Steadily se releva, et de toute sa hauteur regarda l'intrus avec une colère croissante.

— Je ne comprends pas...

— Comment j'ose entrer si délibérément ici ?... Cela n'allait pas autrement... Votre domestique est... Mais permettez-moi de me présenter tout d'abord.

Et, s'inclinant de nouveau :

— Paul Potard, dit-il, docteur en sciences naturelles, de Lille.

— Enchanté... Mister John M. Steadily.

— Inutile de vous présenter... Tout le monde connaît le grand homme qui...

— Je vous ai fait prévenir par mon domestique, Monsieur Potard, que mes moments sont précieux. Vous savez que je pars ce jour pour le pôle sud...

— Et que vous me recevrez à votre retour... Cela ne fait pas mon affaire, Mister Steadily, d'autant plus qu'il est probable que si vous partez aujourd'hui, vous ne reviendrez pas. Mon intention est de vous empêcher de partir aujourd'hui. Il faut prendre quelques jours de répit. Oui, je répète, il le faut.

L'Anglais n'en croyait pas ses oreilles.

Son visage exprimait la plus profonde stupéfaction.

Ce petit homme venait s'introduire délibérément auprès de lui pour lui dire qu'il lui fallait ajourner son voyage.

— Il le faut, dit le bonhomme, d'un ton si décidé qu'il ne semblait pas s'attendre à une réplique.

Avait-il affaire à un fou ?

— Si vous voulez me prêter deux minutes d'attention, poursuivit Potard, vous verrez que j'ai raison.

Je suis, moi aussi, un inventeur. Vous avez construit un aéroplane et vous modifierez profondément les modes de transport. Quant à moi, j'ai découvert ce petit cube, et je modifierai le mode d'alimentation de l'humanité.

Et le bonhomme sortit un papier de sa poche, qu'il déploya. Il montra à Steadily un petit cube de couleur brune.

— C'est un fou ! se dit l'Anglais.

Mais sa curiosité s'était éveillée, et il demanda pourtant :

— Qu'est ce que cela ?

— Un déjeuner, un dîner et un souper.

— Je ne vous comprends point.

— Vous allez me comprendre. Je suis chimiste et je recherche depuis de longues années le moyen de réduire le plus grand nombre d'éléments nutritifs dans le plus petit volume. Je voulais résoudre ce problème en vue surtout d'armées belligérantes. Et j'y suis parvenu ! Ce

seul cube contient assez de matière pour satisfaire la faim et la soif d'un adulte durant tout un jour. Il donne assez d'éléments nutritifs à cette fin.

— Vous prétendez cela ! dit Steadily, incrédule.

— N'en doutez pas, mon cher Monsieur. Ajournez un peu votre voyage, expérimentez mon invention, et vous me félicitez. Lorsque j'appris que vous comptiez aller au pôle sud avec un aéroplane, j'ai compris immédiatement que les pilules Potard, c'est ainsi que je les ai nommées, allaient servir la science avant les instincts belliqueux de l'homme. Je suis immédiatement parti pour le Cap, pour vous les présenter.

— Il faut que je pârte cet après midi.

— Cela signifie que vous ne croyez pas un mot de ce que je viens de vous dire ? Quant à moi, à Lille, j'ai eu immédiatement confiance en votre invention, quoique je ne vous aie pas vu voler.

Expérimentez-les au moins, mes pastilles ! Deux jours de retard ne peuvent pas avoir d'influence sur votre réussite. Ne voyez-vous donc pas les services que mon invention peut vous rendre ?

— Assurément, s'il est vrai que...

— Essayez donc ! Je me porte garant de la réussite ! Durant quinze jours, je n'ai vécu que de ces petits cubes, et vous pouvez juger que je suis en bonne santé.

— Quant à ça, oui...

Mister Steadily réfléchit un instant.

— J'accepte, dit-il, pendant quelques jours, nous déjeunerons, dînerons et souperons de compagnie. Mes domestiques le feront également.

— Je vous remercie.

— Mais vous me faites perdre deux jours, et dérangez tous mes calculs... Si vous vous moquez de moi je vous assomme à moitié, complètement même !

— Auriez-vous l'intention de me faire peur ?... J'accepte. Si je n'ai pas dit la vérité, je consens à me laisser assommer, sans même me défendre... Tellement je suis sûr de réussir.

— Tant mieux pour vous... car si vos pastilles possèdent réellement les qualités que vous leur attribuez, vous m'aurez rendu un service que je ne suis pas en état de vous payer... Néanmoins, je vous récompenserai royalement.

— Je ne le demande pas.

— Vous ne demandez pas de récompense ?

— Il faut tout d'abord que je vous prévienne que mes pastilles, si vous allez entreprendre un voyage de longue durée, vous coûteront un beau denier... Pour un adulte, elles reviennent à vingt francs par jour.

— Le prix importe peu... Tout ce qui peut contribuer à me faire réussir, peut coûter n'importe quelle somme...

— En ordre... Autre chose, à présent. Il faut que je vous avertisse que j'entends stipuler moi-même quelle sera ma « récompense », puisque c'est ainsi que vous nommez mon salaire...

— Que désirez-vous ?

— La permission d'être du voyage.

— Au pôle sud ?

— Comme vous dites.

— Et pourquoi ?

— Vous me comprendrez aisément lorsque je vous aurai dit que j'entends devenir célèbre. Je serais tiré en ridicule, si je voulais lancer mes pastilles maintenant... On ne les expérimenterait pas même, et je mourrais de faim, sans aucune notoriété... Mais si je vous accompagne, si votre appareil tient ses promesses, et si au cours du voyage vous ne prenez d'autre aliment que mes pastilles, je deviendrai le fameux voyageur antarctique Paul Potard et mon invention fera le tour du monde... Me comprenez-vous, à présent ?

— Oui, répondit l'Anglais, à qui le bonhomme inspirait confiance. Je vais publier immédiatement que je ne pars pas aujourd'hui... Et demain nous entamons l'expérience de la nourriture perfectionnée.

— A quelle heure déjeunez-vous ?

— A huit heures.

— Demain je reviendrai vers huit heures... J'ai bien l'honneur.

Le bonhomme s'inclina, serra la main de Mister Steadily, et sortit de la chambre.

— Si ce n'est pas un fou et s'il a réellement, comme il le prétend, trouvé la solution du problème, je viens de franchir le dernier obstacle, et la découverte du pôle n'est plus qu'une question d'heures. La perspective est trop belle pour oser y ajouter foi.

Durant quatre jours, Steadily et ses compagnons ne prirent d'autre nourriture que les pastilles que leur fournait Paul Potard. Et, en effet, de la journée ils ne se sentaient ni faim ni soif !

Ils se sentaient au surplus parfaitement sains de corps et d'esprit.

Steadily mit une de ses chambres à la disposition de Potard, et celui-ci en fit un laboratoire.

Il avait amené de France les appareils et les engins dont il devait se servir.

L'anglais lui avait ouvert un crédit illimité, mais avait exigé la livraison, au bout d'une quinzaine de jours, de cinq cents « Pastilles Paul Potard ».

— Il m'est possible de fabriquer cette quantité au bout d'une quinzaine, dit l'inventeur, et, en ce cas, nous pourrions rester au moins cinq mois dans les airs sans prendre de nourriture.

Il serait impossible de décrire tous ce dont il avait besoin pour fabriquer ses fameuses pastilles.

Nous nous bornerons à dire qu'il fit abattre une dizaine de bœufs et qu'il utilisait des matières chimiques qui valaient leur pesant or. Mais cette question n'intéressait pas Steadily, qui répandait l'or à pleines mains lorsqu'il s'agissait de servir ses visées.

Paul Potard, au jour dit, fut prêt. Il emballa ses cinq cents pastilles dans une cassette, qu'il porta lui-même à bord de l'aéroplane, dont on avait enlevé toutes les provisions de bouche. L'appareil, délesté de cette façon, était en mesure de supporter le poids de deux passagers supplémentaires.

Lorsque le moment du départ arriva, l'immense plaine où s'élevait le hangar de l'Eagle, était noire de monde.

Mister Steadily et ses amis étaient entourés de tout ce que la capitale de la colonie du Cap comptait de hauts fonctionnaires et de personnes influentes.

Le gouverneur prononça un superbe discours, que nous n'allons pas transcrire ici, car, sans doute, nos lecteurs auront lu ou entendu plus d'un discours officiel, et ses morceaux d'éloquence officielle se ramènent, à peu près, à la même chose, qu'il s'agisse d'un concours agricole ou d'un départ pour le pôle sud.

Jeannot, le Rossai, Taupin et Paul Potard se trouvaient déjà dans la nacelle.

Mister Steadily serra la main du gouverneur, s'inclina devant les assistants, et monta également à bord.

Mille acclamations enthousiastes éclatèrent...

L'on tira des salves...

Des musiques militaires entonnèrent le « God save the Queen ».

Ces milliers de personnes, accourus de toutes parts pour assister au départ de l'Eagle II, étaient au comble de l'enthousiasme.

Steadily actionna le moteur... lentement l'une des ailes de l'appareil se mit en mouvement...

En ce moment, un homme se fraya un passage à travers les rangs pressés de la foule, se servant de ses coudés comme de leviers, et, quoiqu'il reçut de temps en temps quelques horions, il avançait toujours... Puis, passant au travers de deux files de soldats, il se précipita vers l'espace libre où se tenaient les autorités et d'où précisément l'oiseau géant allait quitter la terre, au milieu du fracas de son moteur.

Au moment où l'homme s'approchait de l'aéroplane, celui-ci se trouvait à un mètre du sol et allait prendre son essor...

Quelques officiers qui avaient suivi l'intrus à la course, allaient l'arrêter...

Un bond formidable... et l'étranger avait saisi les parties inférieures de la charpente...

L'Eagle monta rapidement dans les airs...

La multitude poussa un cri d'effroi...

L'homme était suspendu sous la nacelle sans avoir été aperçu par les passagers...

Il ne saurait s'y maintenir longtemps, et viendrait bientôt s'abîmer sur le sol, où l'on ne trouverait qu'un cadavre, car en ce moment l'Eagle avait atteint une hauteur d'au moins deux cents mètres...

Les milliers de spectateurs gesticulaient et criaient à l'envie pour attirer l'attention des aéronautes sur leur compagnon imprévu.

Mais les passagers de l'Eagle ne comprirent point la signification de ce manège et l'appareil poursuivit sa marche.

Les cris de la multitude ne s'entendaient plus, et tout était calme là haut, lorsque Steadily et ses compagnons entendirent sous eux une voix lamentable qui gémissait :

— Pour l'amour de Dieu ne me laissez pas dans cette position car mes forces m'abandonnent.

— Que signifie cela ! s'écria Jeannot.

— Je ne vois rien, dit le Rossai, qui s'était penché aussi loin que possible au dessus du garde-fou, des deux côtés de la nacelle.

— A l'aide ! A l'aide ! Je vais tomber ! cria la voix.

— Quelqu'un se trouve sous la nacelle, dit Mister Steadily.

— Et quelqu'un qui parle le français, ajouta Taupin.

— Il doit tomber, dit l'Anglais, car il ne nous est pas possible de le sauver.

— Par l'extérieur !

— Qui osera cela ?

— Moi, dit le Rossai. Donnez-moi une corde, vivement !

On lui donna une corde solide.

Il attachâ l'un des bouts à l'une des barres de la charpente et se noua l'autre bout sous les aiselles.

Puis il enjamba le garde-fou, et se glissa le long de la nacelle.

— Tenez-vous bien, dit-il, j'arrive.

— Vivement, car je vais tomber !

— Un instant encore et vous êtes sauvé.

Pareil à un chat, il se glissa sous l'appareil... Il vit que l'étranger avait trouvé un point d'appui dans la charpente, non pas pour les mains, seules, mais aussi pour les pieds.

Le Rossai plia les genoux autour d'une barre, et se laissa tomber dans le vide, à la renverse, les mains libres...

Les « Olinkays » lui avaient appris ce tour.

Il se hâta de nouer la corde autour du corps de l'étranger et cria à celui-ci :

— Lâchez tout !

— Je n'ose pas...

— En ce cas, vous n'avez qu'à rester ainsi... Vous finirez bien par tomber et alors nous vous hisserons...

— Je tombe...

— Bon voyage...

L'homme dégagea ses pieds, et, avec quelque hésitation, il lâcha également la barre qu'il avait agrippée au moment du départ.

Il pendait à la corde, comme un haneton au bout d'un fil.

Le Rossai, agile et lesté comme un singe, s'était hissé le long de la nacelle, et, aidé par Taupin, Potard et Jeannot, il parvint à amener l'étranger jusqu'au bord de la nacelle... Ils le portèrent alors jusque dans la nacelle.

L'homme avait perdu connaissance.

Dès que Jeannot eut aperçu le visage de l'inconnu, il s'écria :

— Mais c'est l'homme de Mustafa !

— Oui, c'est lui, confirma le Rossai.

Mister Steadily jeta un regard sur l'homme évanoui.

— En effet, dit-il, c'est bien l'homme que lord Astry a lancé à mes troussees pour me tuer.

— Faut-il le renvoyer d'où il vient? demanda le Rossai.

— Non ! Il est assez puni.

— Vous le trouvez, maître ! Il n'est venu jusqu'ici que pour vous assassiner,

— Il verra que tous ces efforts ont été inutiles, lorsqu'il saura que lord Astry est mort... Voyez s'il est armé.

L'on fouilla Limiet avec conscience.

— Non, pas trace d'armes,

— Il n'est donc pas dangereux, et nous ne lui donnerons pas l'occasion de nuire et, si nous le jugeons opportuna, nous l'abandonnerons au pôle... Je ne conçois pas bien pourquoi il s'est pendu à l'aéroplane... Il n'a pu croire un instant qu'il allait m'empêcher de partir... Et, s'il a voulu monter dans la nacelle pour me tuer, il aurait été armé.

— Il aura laissé tomber son arme en saisissant la barre...

— C'est possible... Laissez-le se reposer un instant, cela lui rendra ses esprits. Nous l'interrogerons alors.

L'Éagle II fendait l'espace avec une rapidité effrayante, qui, suivant l'affirmation de Mister Steadily, atteignait trois cents kilomètres à l'heure...

Parfois, la respiration des voyageurs étaient coupée et l'Anglais

se voyait forcé de modérer son moteur.

Au dessus d'eux ils ne voyaient que le ciel, sous eux, la mer.

Et lorsque le moteur n'allait qu'à demi vitesse, et ne produisait donc pas son ronflement, ils n'entendaient rien... Ils se mouvaient dans un silence absolu.

Seuls ceux qui ont fait un voyage en ballon, savent ce que cela veut dire, car, sur terre, quelque bruit se fait toujours entendre.

Les voyageurs se sentirent atteints par une mélancolie profonde... leur gorge se serrait... ils auraient voulu pleurer, mais ils n'y parvenaient point.

Ne rien entendre, ne voir que de l'eau et des nuages.

Le Rossai qui avait senti moins que les autres cette tristesse intense, rompit le premier ce silence engoissant :

— Notre prisonnier s'éveille, dit-il.

Tous sursautèrent à ces paroles et regardèrent Limiet, qui avait en effet ouvert les yeux et qui regardait autour de lui d'un air hagard.

Il finit par balbutier :

— Où suis-je ?

— A bord de l'Eagle ? répondit Taupin.

— De l'Eagle ?

Et, après avoir essayé de rassembler ces idées, il poursuivit :

— En ce cas, je suis... où il faut que je sois...

— Possible, dit Taupin, mais vous auriez pu avoir la politesse de nous avertir.

Vous n'eussiez pas été forcé de monter d'une façon si périlleuse... Que venez-vous faire ici ?

— Inutile de mentir, dit Steadily, nous vous avons reconnu immédiatement.

— Tant mieux.

— Pour nous, sans doute, mais pas pour vous.

— Je n'ai pas de mauvaises intentions.

— Dites-moi donc pourquoi vous vous êtes pendu à mon appareil ?

— Pour être du voyage.

— Dans quel but ?

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas...

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez plus vu Lord Astry ?

— Au nom du ciel, s'écria Limiet, ne recommencez pas avec ce lord Astry, que je ne connais pas, et dont, le premier, vous m'avez parlé !

— Il est mort.

— Cela me laisse indifférent.

— Il est donc parfaitement inutile, poursuivit Steadily, que

vous continuiez de me poursuivre... Puisque votre maître a péri au Transvaal, mes agissements ne peuvent plus avoir aucun intérêt pour vous.

— Je vous le répète, dit Limiet, et je vous le jure sur tout ce qui m'est sacré, que je ne connais pas lord Astry et que je n'ai jamais été à son service.

— Vous m'avez dit le contraire au Congo, lorsque je vous y ai fait arrêter.

— Oui, pour ne pas être mis à mort. Vous m'avez laissé deux heures de réflexion, et si je ne vous avais pas dit ce que lord Astry m'avait chargé de faire, vous m'auriez fait mettre à mort... J'ai menti comme un arracheur de dents, pour sauver ma peau...

— Mais pourquoi me poursuivez-vous donc avec tant d'acharnement ?

— J'ai déjà voulu vous le faire, mais vous ne m'avez pas laissé le temps de vous dire quel but je poursuis.

— Dès que nous atterrirons, et quand j'aurai quelques minutes à moi, vous allez me raconter votre histoire. J'espère pour vous que je pourrai ajouter foi à vos paroles.

— Je vous le prouverai !

— Tant mieux pour vous, je le répète... Car, si vous ne parvenez point à me convaincre, je vous abandonne au pôle... Entretemps, je mets Taupin à votre surveillance.

— Et il ne vous quittera pas de l'œil, ajouta le domestique, car, d'avance, je ne crois pas un mot de tout ce que vous allez raconter au maître.

— Vous serez tous convaincus.

— Je l'espère, dit Mister Steadily, car au pôle l'on n'a pas encore menti, s'il est vrai qu'il est inhabité !

Il regarda quelques appareils qui se trouvaient fixés devant lui sur l'avant de la machine, et dit, très ému :

— Nous avons pénétré déjà plus avant qu'aucun autre homme, pour autant qu'il soit connu ! Lorsque nous atterrirons, nous mettrons le pied sur un sol, sur lequel aucun être humain n'a jamais mis le pied.

— Il fait assez froid pour cela, dit Taupin, qui, tout comme ses amis, grelottait dans sa pelisse.

— Mon nez est gelé, dit Potard.

Limiet, à qui l'on avait donné deux couvertures de laine, avait si froid que ses dents claquaient,

— Et au plus nous approchons de la terre, dit Steadily, au plus il fera froid.

Il imprima une direction inclinée à l'aéroplane, diminua la vitesse progressivement et..., doucement, pareil à un oiseau, l'Eagle atterrit

sur la banquise.

Steadily sauta le premier hors de la nacelle et dit :

— Nous nous trouvons au pôle Sud.. Au nom de Sa Majesté la reine d'Angleterre, je prends possession de ce pays.

— Voilà comment font les Anglais, murmura Taupin à l'oreille du Rossai, lorsqu'ils arrivent quelque part...

CHAPITRE XXVI.

Le pôle Sud

La banquise, sur laquelle ils avaient atterri, s'étendait aussi loin qu'ils pouvaient voir, mais semblait le versant d'un glacier, car elle présentait une pente assez rapide.

— Nous trouverions nous ici au bord d'un fleuve ? se demanda Steadily. Ce m'en a tout l'air. Nous verrons cela demain. Car aujourd'hui, j'ai besoin de tous mes instants pour réparer la machine.. Il était temps que nous descendions, sinon nous eussions atterri contre notre gré, et plus vite qu'il n'aurait fallu. Je l'ai craint longtemps.. mais pourquoi avertir mes compagnons ? Cela leur aurait causé une peur terrible, sans qu'ils puissent remédier à l'inconvénient.. Encore un quart d'heure, et la machine perdrait toute force, et... nous basculions dans le vide.

Puis se tournant vers ses amis :

— Savez-vous pourquoi nous avons eu si froid la nuit ?

— Parce que nous sommes en hiver ! répondit Taupin.

— Mais non car la machine devait nous réchauffer tous, devait répandre beaucoup de chaleur.

— Je n'en ai rien senti.

— Je le crois aisément... Elle a refusé de marcher ! Mais, dans quelques minutes, je la réparerai... Mettez-vous dans la nacelle, si vous ne voulez être gelés complètement.

— Je suis déjà gelé, dit Potard

— Mettez-vous dans la nacelle, vous-dis-je... Vous ne pouvez voir que la banquise, ici...

— Tout le pôle sud est-il comme cela? demanda Taupin, qui se promenait de long en large, pour se réchauffer, et qui avait toutes les peines du monde à se maintenir sur la surface lisse de la banquise.

— Je le suppose, dit Steadily.

— Eh bien, je trouve qu'il est exagéré de risquer sa vie pour découvrir cela!

— Je ne demande pas votre avis, Monsieur Taupin.

— Je croyais voir de belles choses, ici!

— Vous l'aurais-je promis, par hasard?

— Non, mais pourtant!

— Vos compagnons se trouvent dans la nacelle... Je vais les réchauffer... Vous êtes libre de jouer à l'ours polaire...

— Je vous remercie, répondit Taupin, et il se hâta de reprendre sa place dans l'Eagle.

L'Anglais s'occupa de la machine, et, dix minutes après, la lumière intense d'une lampe à arc éclaira les environs...

— Bientôt la chaleur va venir, dit Mister Steadily.

Et en effet, au bout de quelques minutes, une chaleur bien-faisante vint environner de toutes parts nos aéronautes.

Taupin, sur le commandement de Steadily, rabattit les parois en toile, et bientôt nul ne se serait cru sur la banquise antarctique.

L'Anglais travailla longuement au moteur.

Aussi, malgré le froid qui régna sur l'avant de l'Eagle, le front de l'Anglais se couvrit de sueur.

— Je ne parviens pas à le trouver! finit-il par dire, en jetant ses outils sur le sol. Il faut qu'il y ait quelque chose, de cassé. Demain je démonterai tout le moteur... Heureusement que l'appareil de chauffage et d'éclairage marche à souhait, sinon, nous gelerions tous.

Il revint auprès de ses compagnons.

— Il faut que nous passions la nuit ici, dit-il, la machine refuse de marcher.

— Elle aura froid.

— Non. Je crois qu'à l'intérieur un rouage s'est brisé... nous réparerons cela demain.

Puis, se tournant vers Limiet:

— Allons, confessez-vous maintenant, comme un bon chrétien que vous devez être, que vous êtes un confident de lord Astry. Avant de déballer votre plaidoirie, je veux vous prouver qu'Astry est mort.

Racontez-nous, Jeannot, ce qui s'est passé sur le champ de bataille.

Le petit raconta son aventure avec l'officier anglais.

— Voici le portefeuille, dit Steadily, et lorsque vous aurez pris connaissance des papiers qu'il contient, vous ne douterez plus de la mort de votre maître.

— Inutile, répliqua Limiet. Je n'ai jamais connu lord Astry. Vous en serez bientôt convaincu si vous me permettez de parler.

Et de fil en aiguille, Limiet raconta l'histoire de Jeannot, fit voir des lettres de la comtesse, du directeur Davaux, si bien que, lorsqu'il eut terminé, personne, en dehors de Steadily, ne doutait plus de la véracité de notre Sherlock Holmes.

Jeannot avait posé la tête sur la poitrine du Ros-ai, et, se couvrant le visage des deux mains, il pleurait éperdûment.

Lorsque Limiet cessa de parler, Jeannot releva la tête et regarda le détective durant plusieurs minutes.

Puis, se relevant et plongeant son regard dans les yeux de Limiet il lui demanda :

— Vous venez de dire la vérité ?

— Je vous le jure !

— Vous me ramènerez auprès de ma mère ?

— Parfaitement, depuis que je vous ai découvert à Liège c'est là mon plus vif désir.

— Je vous crois...

— Je n'en demande pas plus.

— Dès que nous serons revenus en Europe, je vous suivrai, si le maître le permet.

— Quand nous reviendrons du pôle sud, je prendrai des renseignements et je saurai si cet homme ne ment point... Je ne puis le croire sur parole. Au Congo, il a trop bien menti pour que je puisse le croire maintenant sans conditions.

— Mais il peut nous accompagner tout de même ? demanda Jeannot d'un ton presque suppliant.

— Si vous y tenez...

— Oui...

— Soit, il ne nous quittera point...

— Je vous remercie, dit Limiet.

Et après avoir serré les deux mains de Jeannot et après lui avoir appliqué deux bons baisers sur la joue, il lui dit :

— Monsieur le comte, vous verrez que vous avez eu raison de me croire.

Jeannot se tourna vers le Rossai.

— Tu ne me quitteras point, où que j'aille, quoi que je devienne...

— Si ta mère veut que tu restes en compagnie d'un gamin es rues...

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
